Spindler (Charles), *L'âge d'or d'un artiste en Alsace, Mémoires inédits 1889-1914*, introduction d'Alphonse Troestler et de Michel Loetscher

Éditions Place Stanislas, 300 p., 2009

Nicolas Stoskopf

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/305>

DOI : 10.4000/alsace.305

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2010

Pagination : 495-498

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Nicolas Stoskopf, « Spindler (Charles), *L'âge d'or d'un artiste en Alsace, Mémoires inédits 1889-1914*, introduction d'Alphonse Troestler et de Michel Loetscher », *Revue d'Alsace* [En ligne], 136 | 2010, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.305>

de Bavière, de Thuringe, de Saxe, ou d'Autriche qui offrent, en ce début du XVIII^e siècle, les meilleurs repères...

L'enquête sur l'Alsace ne peut s'arrêter au seul domaine des sciences et des techniques. Elle donne aussi à l'histoire sociale des documents exceptionnels qui font apparaître, plutôt qu'une opposition binaire traditionnelle entrepreneurs/ouvriers, un triptyque plus complexe composé des agents de la monarchie, des entrepreneurs et des ouvriers, associés dans des entreprises risquées : on découvre ainsi un remarquable placet émanant de la communauté des mineurs de Giromagny pour sensibiliser le régent de France à l'abandon de cette activité. On y trouve encore des mémoires consacrés aux dépenses prévisionnelles des informateurs chargés de recueillir des renseignements sur les mines de cuivre de la vallée de Saint-Amarin ou les mines d'argent de Sainte-Marie qui font part, dans leurs exigences financières, de la nécessité de payer les ouvriers pour obtenir des informations fondamentales, et, bien sûr, on en vient aux réflexions des entrepreneurs eux-mêmes, mieux connues des historiens, comme celles du Sieur Anthès à la tête de sa fabrique de fer blanc.

Au chercheur qui voudrait aller au-delà de ces documents, les auteurs qui restituent l'enquête proposent la référence des sources disponibles et leur cote dans les Enquêtes du Régent et le fonds Réaumur de l'Académie des sciences. Cet ouvrage dont la réalisation et les index sont proches de la perfection ne peut que susciter des problématiques nouvelles relatives, d'une part, à la culture scientifique des agents de l'Etat et à l'influence des sciences dans la culture administrative des agents de la monarchie et, d'autre part, à la place des sciences dans la politique de l'Etat.

Alain J. Lemaître

SPINDLER (Charles), *L'âge d'or d'un artiste en Alsace, Mémoires inédits 1889-1914*, introduction d'Alphonse Troestler et de Michel Loetscher, Éditions Place Stanislas, 2009, 300 p.

Les Éditions Place Stanislas poursuivent leur belle rétrospective Spindler en publiant les Mémoires de l'artiste sur « l'âge d'or » de la vie culturelle de l'Alsace entre 1889 à 1914. L'ouvrage, introduit par Alphonse Troestler et Michel Loetscher qui replacent son propos dans le contexte d'une vie d'artiste et d'une époque, se présente de façon très agréable : chaque page de texte est accompagnée par une grande illustration en vis-à-vis et par un commentaire détaillé. Un index des personnalités, comprenant de courtes notices biographiques, et une chronologie complètent utilement l'information du lecteur et apportent la touche finale à une édition de qualité.

Contrairement à son *Journal de guerre* réédité récemment (*L'Alsace pendant la guerre*), ces Mémoires de Charles Spindler, qui sont restés vraiment inédits jusqu'à nos jours, ne se déroulent pas selon un ordre chronologique très précis et n'obéissent pas non plus vraiment à une stricte logique autobiographique. L'auteur se laisse porter par sa plume et déroule une pelote qui mène d'un portrait à une anecdote, d'une expérience personnelle à un jugement esthétique, sans réelle volonté de hiérarchiser les faits ou d'être un tant soit peu exhaustif. Ainsi, s'il nous fait rencontrer Anselme Laugel, Josef Sattler, Gustave Stoskopf ou Pierre Bucher, il n'évoque que rapidement d'autres acteurs du renouveau artistique alsacien comme Braunagel, Erb, Hornecker, Marzolf, etc ; s'il nous emmène à la Mehlkisch, au Kunschthafe, au cercle de La Robertsau, il consacre moins de pages au cercle de Saint-Léonard (p. 67-75) qu'à ses rencontres avec Mélanie de Pourtalès (p. 155-171)... Et encore, est-ce pour parler uniquement de Sattler, puis enchaîner par des digressions portant sur ses relations avec des notabilités allemandes (Wittich, Fichard, Puttkamer). Des réunions chez Laugel, qui tenait table ouverte à Saint-Léonard, et de l'influence de ce cénacle d'artistes, que l'auteur lui-même ne « soupçonnait pas au début », on n'en saura pas plus... Le Spindler des *Mémoires inédits* est donc très loin du mémorialiste méticuleux et rigoureux du *Journal de guerre*. Si l'historien reste quelque peu sur sa faim, manquant d'informations sur la dynamique et le fonctionnement de ce mouvement artistique, il ne faut pas pour autant négliger la qualité du témoignage sur l'itinéraire personnel de l'artiste, ses premiers travaux, son intérêt pour les traditions paysannes, le lancement des *Images alsaciennes*, puis de la *Revue alsacienne illustrée*, son initiation à la marqueterie et sa participation aux grandes expositions de Paris, de Turin ou de Dresde. Ce récit, mis en perspective avec le mouvement artistique alsacien qui en constitue donc une simple toile de fond, suffit à l'intérêt de l'ouvrage dont le titre, choisi par l'éditeur, paraît tout à fait conforme à son contenu.

Une autre lecture est cependant possible : au-delà du manque d'ordre apparent de trente-trois entrées thématiques, se dessinent deux périodes de part et d'autres de « 1905 environ » (p. 205). Seules en réalité les années qui précèdent sont celles de « l'âge d'or d'un artiste », parfaitement à l'aise dans ses relations avec les Allemands comme avec les Français, et conscient du « devoir incontestable de l'Alsacien de faire le médiateur » (p. 245). Quel bonheur en effet de présenter son salon de musique à l'Exposition universelle de 1900 dans le cadre du pavillon de l'Allemagne et d'être accueilli dans le même temps avec tous les honneurs par la troupe de l'Opéra comique, d'être en contact avec l'Ecole de Nancy comme avec celle de Darmstadt, d'assister à des conversations animées entre des gens qui ne parlent pas la même langue, en bref d'évoluer au cœur de cette internationale des artistes, étrangère aux sirènes du nationalisme, de ne parler que d'art, de culture et surtout pas de politique (sauf à propos de l'affaire Dreyfus qui

fournit l'occasion de fustiger les Alsaciens anti-dreyfusards favorables à l'état-major !

Mais ce rêve d'une Alsace au centre de l'Europe, ouverte à 360° sur son environnement, interlocutrice privilégiée entre la France et l'Allemagne, finit par se briser. Force est de constater qu'à un moment donné, « la belle union [des artistes] qui avait fait notre force se trouvait bien compromise » (p. 265), ou encore que ce « mouvement parti d'un petit clan d'artistes » sans « aucune intention politique » avait évolué « à l'instigation de quelques meneurs » (p. 251). C'est très précisément lorsque Spindler évoque de façon plus approfondie ses « relations avec le docteur Bucher » (p. 183), accompagné comme son ombre par Maurice Barrès, que le ton change et devient assez soudainement amer, voire franchement aigre. Le temps est alors venu des désaccords et des polémiques sur l'évolution du Musée alsacien ou de la *Revue alsacienne illustrée*, le sort réservé à la sculpture du *Vater Rhein*, la reconstruction du Haut-Koenigsbourg, le monument de Wissembourg, etc. C'est le temps de tous les malentendus et des incidents stupides, aggravés par la mauvaise foi ou l'ignorance des correspondants de presse envoyés en Alsace. C'est le moment aussi pour Spindler de régler ses comptes avec le docteur Bucher, présenté d'entrée de jeu (p. 65) comme un « puissant organisateur de réclame », avant que ne soient soulignés son opportunisme et sa duplicité. Puis viennent le tour de Hansi, « maître en réclame » lui aussi (p. 245) et de Zislin, qualifiés tous les deux de « dessinateurs de quatrième ordre » (p. 205), si on les compare à ceux du *Simplicissimus*.

C'est de façon symptomatique dans cette seconde partie seulement que l'auteur fait allusion aux événements de l'après-guerre. On en est d'ailleurs réduit à des conjectures pour dater précisément la rédaction de ces Mémoires : postérieure au procès de Colmar et à la parution de *Ceux d'Alsace* (1928), elle pourrait remonter à 1931 si on prend au pied de la lettre la mention de troubles à Paris « maintenant, vingt-cinq ans après la réhabilitation de Dreyfus » (p. 153). Le mal-être de Spindler dans cette Alsace du début des années 1930 est palpable chez ce patriote « content de voir que le drapeau français flotte sur la cathédrale » (p. 251), mais dont « la joie serait plus grande si elle n'avait pas été payée si cher » : ici comme dans son *Journal de guerre*, il affirme qu'aucun Alsacien ne souhaitait devenir français au prix d'une guerre. Il se dit dégoûté par la surenchère de patriotisme avant et après la guerre, par ses « manifestations hyperboliques » et par l'incapacité pour certains de reconnaître des qualités aux Allemands. Et il tient, pour terminer, à prendre le contrepied de ces comportements en racontant son voyage à Berlin de mai 1913, dans ce pays *der unbegrenzten Möglichkeiten*, où « on avait l'impression que la vie était facile », où on pouvait écouter Vincent d'Indy diriger l'exécution de ses œuvres et recueillir les applaudissements les plus frénétiques et où

le confort des cinémas, des cafés et des restaurants frappait le visiteur. S'il n'est jamais question de « nostalgie », c'est qu'il n'est pas vraiment nécessaire d'employer le mot pour dire la chose à chaque page...

Après avoir mentionné encore une exposition à Cologne quelques jours avant la déclaration de guerre, l'auteur conclut sèchement ses *Mémoires* par une information lapidaire : « Au mois d'août 1914, je fermai mes ateliers et ne les rouvris qu'en 1918 après l'armistice » (p. 287). Cette guerre, imputable à « la bêtise et à la maladresse des hommes d'Etat allemands » (p. 251) ruinait définitivement les aspirations d'une génération d'artistes et de Spindler en particulier.

On conçoit aisément que ces Mémoires n'étaient guère publiables dans le contexte des années 1930, au regard de la situation intérieure allemande, des relations franco-allemandes en général comme de la place particulière qu'y tenait la question alsacienne. En 2009, c'est non seulement possible, mais aussi salubre, ne serait-ce que pour équilibrer une *hansimania* de l'édition régionale qui fait curieusement la part belle, à l'âge de l'Union européenne, à un nationalisme hyperbolique totalement dépassé.

Nicolas Stoskopf

PÉTRY (François) et INGELAERE (Marie-Laure) dir., *Lika, Dorette, Hella... Femmes affichistes en Alsace de 1900 à 1980*, Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, Strasbourg, 2009, 187 p.

La Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg conserve deux importants fonds d'affiches : le premier est la collection du peintre Henri Solveen (1891-1956), lui-même affichiste et professeur à l'École des arts décoratifs, qui a rassemblé quelque 600 affiches réalisées entre 1890 et 1950. Le second est un fonds d'atelier, acquis à la liquidation de l'entreprise Hella-Arno. Ces deux ensembles sont heureusement complémentaires et présentent, pour l'un les documents finis tels qu'on les voyait accolés sur les murs de la ville, et pour l'autre essentiellement des documents de travail, étapes préliminaires à l'impression définitive des affiches. Acquis en 1966, le fonds Solveen, à l'origine de la collection d'affiches de la bibliothèque, n'a cessé dès lors d'être augmenté, notamment d'œuvres contemporaines. Le fonds Hella-Arno, lui, est entré progressivement à la bibliothèque entre 2004 et 2009, et comporte plus de 2 000 pièces au total. Le livre dont il est question ici est le catalogue d'une exposition organisée par la BNU du 30 juin au 20 septembre 2009, intitulée « Lika, Dorette, Hella... Femmes affichistes en Alsace de 1900 à 1980 », et qui présentait des affiches et des documents issus dans leur grande majorité de ces deux fonds.